



NOUVELLE REVUE

# THÉOLOGIQUE

98 N° 9 1976

Aux sources de l'obéissance religieuse (suite)

J.-M.R. TILLARD (op)

p. 817 - 837

<https://www.nrt.be/fr/articles/aux-sources-de-l-obeissance-religieuse-suite-1142>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

1. *Epistola di Barnaba*. Edit. Fr. SCORZA BARCELLONA. 207 p., 8.000 lires.
2. NOVAZIANO. — *La Trinità*. Edit. V. LOI. 339 p., 8.000 lires.

Succédant à l'ancienne *Corona Patrum Salesiana* publiée par la même maison d'édition, cette collection nouvelle, placée sous le haut patronage du Cardinal Pellegrino, est confiée à un comité où l'on trouve les noms connus de Fr. Bolgiani, Eug. Corsini, J. Gribomont et M. Simonetti. Son intention est de rendre facilement accessible et intelligible à un large public cultivé de langue italienne un choix d'écrits des Pères latins, grecs et orientaux. A cet effet Introduction, texte en langue originale, commentaires et index, traduction italienne, offrent au lecteur toute l'aide désirable. En ce qui concerne l'*Épître de Barnabé*, il est vraiment difficile d'apporter du neuf après tous les travaux entrepris dans ces derniers temps. Pour l'éditeur il s'est agi surtout d'opérer une décantation dans la masse de ce qui a été publié, dit et redit, ou contredit, au cours des dernières années (par Prigent et d'autres). Ce caractère critique du travail de Fr. Scorza Barcellona a été accentué par le fait que, prêt pour l'impression dès 1971, son ouvrage n'a paru qu'en 1975 et qu'entre temps quatre études d'importance diverse ont vu le jour, dont le livre de Kl. Wengst (cf. *NRT*, 1973, 425 s.), qui donne un exemple fort concret des considérations hypothétiques auxquelles se trouve finalement acculé un critique devant la complexité des données dont il doit tenir compte. Le présent volume ne peut examiner ces travaux qu'en appendice, dans une sorte de recension.

L'édition du *De Trinitate* de Novatien par le Prof. V. Loi n'était pas non plus une tâche de tout repos. L'œuvre est importante du point de vue théologique. C'est le premier traité en bonne et due forme sur la Trinité qui nous ait été conservé dans la littérature chrétienne. En ce qui concerne la *Vetus latina*, c.-à-d. les traductions latines de la Bible antérieures à la Vulgate de saint Jérôme, le texte biblique de Novatien présente aussi son intérêt. La « latinité » de l'écrit et son caractère « chrétien » méritent également notre attention : **Novatien est le premier auteur chrétien romain de langue latine dont nous possédions des œuvres. V. Loi n'a malheureusement pas pu bénéfici-**

cier, pour l'élaboration de son texte, de l'édition de Novatien par G.F. Diercks dans le *Corpus Christianorum* (cf. *NRT*, 1973, 858), parue après l'achèvement de son travail. Son texte se différencie de celui de Diercks non seulement par sa division en paragraphes, mais aussi par des variantes notables qu'il y aurait lieu de discuter. V. Loi s'est contenté de noter, en Addenda à son Introduction, ces différences de leçons, laissant au lecteur un choix qui ne sera pas facile. Car il s'agit surtout de *lectiones difficiliores* dont beaucoup sont loin de faire l'accord entre savants. — Ch. Martin, S.J.

**Chr. STÜCKLIN.** — *Tertullian. De virginibus velandis.* Uebersetzung, Einleitung, Kommentar. Ein Beitrag zur altkirchlichen Frauenfrage. Coll. Europäische Hochschulschriften, XXIII. Theologie, 26. Berne, H. Lang, 1974, 21 × 15, 213 p., 36 FS.

Les éditions critiques modernes du *De virginibus velandis* ne font pas défaut ; on a celles de Dekkers (1954), de Diercks (1956), de Bulhart (1957). Aussi Chr. Stücklin a-t-il entendu légitimer sa nouvelle entreprise. D'abord il n'existait du traité de Tertullien qu'une seule traduction allemande, celle de Kellner, en 1882, et elle est rare. Et puis cet écrit n'a jamais été étudié qu'occasionnellement, donc ni pour lui-même, ni dans la perspective globale de l'œuvre du moraliste africain, ni non plus dans celle de l'Eglise et de la culture de l'époque. La question de la place de la femme dans l'Eglise et la société ne manque pourtant pas d'actualité. Pour bien comprendre cet ouvrage, il faut d'abord le situer dans la carrière de Tertullien. Sa date approximative est l'année 206, dans le temps où Tertullien, toujours dans la Grande Eglise, commence à sympathiser avec les montanistes. Rigoriste par nature, il acceptera d'autant plus volontiers leur thèse de l'obligation pour toute femme, y compris les jeunes filles, de porter le voile à l'intérieur des églises. Mais sa pensée n'est pas toujours facile à interpréter, car il donne aux termes « mulier » et « virgo » des nuances que la critique n'a pas toujours saisies avec exactitude. Ainsi, et avec bien d'autres d'ailleurs, St. ne peut voir dans les « virgines », même consacrées à Dieu, une classe spéciale dans la structure ecclésiale, ceci contre Wilpert. Bien que marié, Tertullien estimait certes grandement la virginité, mais la femme reste toujours pour lui la descendante d'Eve, source du péché originel. Dès lors elle est vouée, tant dans l'Eglise que dans la société, à une place marginale. Parmi les autres questions qu'examine le nouvel éditeur, figure celle de savoir comment, à cette époque de transition vers le montanisme, Tertullien voit les rapports entre l'Ecriture, pour lui jusque-là source infaillible de certitude, et le Paraclet. Sa position paraît parfois hésitante. Quant aux problèmes d'ordre plus philologique, notons les conclusions sur l'usage de la Bible grecque et latine par Tertullien, et aussi celle des sources dont son œuvre serait tributaire. Une influence de Clément d'Alexandrie n'est pas à exclure, même si elle paraît difficile à établir positivement. — Ch. Martin, S.J.

**G. SABER.** — *La théologie baptismale de saint Ephrem.* Essai de théologie historique. Coll. Bibliothèque de l'Université Saint-Esprit, VIII. Kaslik, Université Saint-Esprit, 1974, 25 × 17, xvi-187 p.

Toute étude de théologie historique sur saint Ephrem se heurte à des difficultés d'ordre littéraire et théologique : la distinction à opérer, dans l'œuvre attribuée à saint Ephrem, entre ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas ; le genre d'interprétation scripturaire qu'il adopte, celle d'Antioche centrée sur la *theoria* ou vision, à partir des réalités décrites, de réalités cachées à venir que celles-ci symbolisent ; le caractère de son style : Ephrem, poète-né, harmonieusement adapté à l'âme syrienne, et dont l'expression, remarquable de fraîcheur et de richesse verbale, est souvent confuse ou imprecise en ce qui

touches successives plutôt que par traits nets et définis ; il n'est donc pas facile d'intégrer ses dires dans les catégories du langage et de la pensée théologique classiques (même ses commentaires bibliques n'échappent pas à l'emprise de cet élan poétique). Enfin son œuvre est essentiellement pastorale. Sa pensée théologique profonde n'est pas réductible à un exposé rigoureux, mais appelle bien plutôt une analyse successive d'images et de symboles. Et c'est bien là ce que nous apporte l'étude du P. Saber. Dès lors notre rôle se borne à en mettre en lumière les observations et les conclusions les plus saillantes. Déjà dans l'Ancien Testament les symboles du baptême ne manquent pas ; trois surtout sont mis en relief par Ephrem : la circoncision, les ablutions juives, l'hysope. Ils signifient et annoncent, au travers de leur réalité propre, une réalité supérieure, qui sera purification et rénovation parfaite de l'homme. Celle-ci s'opère par le baptême, un baptême qu'Ephrem montre indissolublement lié à l'Eglise (typologie de l'Arche de Noé naviguant sur les flots et du puits de Jacob d'où jaillissent les eaux vives) et à la foi, dont la profession par le catéchumène trouve sa consécration dans le « sceau » du baptême le constituant en quelque sorte propriété des Personnes divines. Le baptême du Christ (*Mt 3, 13 ss*) se situe à l'articulation des deux Testaments. Il marque la transmission, du judaïsme à l'Eglise, du pouvoir prophétique et sacerdotal ; de plus, par la « kénose » qu'il manifeste, c.-à-d. l'abaissement du Christ au rang des pécheurs, il préfigure déjà le drame de la Croix et de la rédemption ; par le rite d'immersion, il désigne la rémission des péchés ; par la parole descendue du Ciel et la colombe, il annonce l'intervention des Personnes divines, Père, Fils et Esprit, auxquelles le baptême chrétien voue le néophyte. On notera aussi qu'Ephrem ne commente guère l'ordre de mission des Apôtres (*Mt 28, 19*) et n'y situe pas l'institution du baptême. A ses yeux c'est dans le baptême du Christ qu'il faut chercher celle-ci. Si l'œuvre du baptême est essentiellement trinitaire, elle est pourtant particulièrement attribuée au Saint-Esprit. Enfin les historiens de la liturgie retiendront spécialement les conclusions du dernier chapitre, « baptême et confirmation », qui corroborent ce que certains (dom Botte, Alph. Raes, etc.) avaient déjà constaté ailleurs dans l'Eglise syrienne : le rite syrien du baptême, du moins à l'époque dont il s'agit, ne comprend qu'une onction *prébaptismale*, et pas d'onction *postbaptismale*, l'action de l'Esprit Saint paraissant s'étendre à l'ensemble du rite : onction et immersion, et ne requérant donc aucune onction supplémentaire. Il semble dès lors difficile de trouver là une trace du sacrement de confirmation. — Ch. Martin, S.J.

J. PELIKAN. — **The Christian Tradition. 2. The Spirit of Eastern Christendom (600-1700).** Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1974, 24 × 16, xxv-331 p., £ 8.25.

Sans trainer, J. Pelikan poursuit son « histoire du développement de la doctrine » (cf. *NRT*, 1974, 850-852). Le mouvement de la théologie byzantine, objet de ce volume, a pour toile de fond la tradition patristique : la théologie grecque de Byzance s'est élaborée en référence constante aux Pères, dont l'héritage s'était conservé à l'abri des barbares ; l'Eglise d'Orient est l'Eglise des sept conciles œcuméniques — dont les trois derniers tenus dans la période ici étudiée ; elle est axée sur la connaissance de l'inconnaissable. De ces trois conciles, ceux de Constantinople II et III concernent la christologie : il s'agit de mieux définir l'unique hypostase du Christ et la dualité de ses volontés divine et humaine. La querelle des images, au centre de laquelle se dresse Nicée II, portera à son achèvement la christologie conciliaire en lui donnant toute son ampleur liturgique. Aux IX<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, l'Eglise d'Orient s'affronte à l'Eglise latine à propos de l'autorité du pape et du *Filioque*. Du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> s., les théologiens ont à défendre le « monothéisme trinitaire » face aux contestations venues des rabbins, des dualistes manichéens, paulicianistes ou bogomiles et des musulmans ; au XI<sup>e</sup> s. Michel Psellos montre la place de l'hellénisme chrétien à l'intérieur de l'orthodoxie : il servira

de modèle jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle. Parallèlement, Syméon le Nouveau Théologien nourrit la pensée chrétienne de la spiritualité monastique, comme le fera trois siècles plus tard Grégoire Palamas. Durant cette période, les théologiens accentuent les différences entre la pensée orientale et l'occidentale. Enfin, au XVII<sup>e</sup> s., l'Eglise orthodoxe subit le contrecoup de la Réforme : le patriarche de Constantinople, Cyrille Lukaris, publie en 1629 sa « Confession orientale de la foi chrétienne » à saveur calviniste. Synodes et théologiens la rejettent en affirmant ce qui est propre à la foi de l'Eglise « orientale ». Telles sont les principales doctrines que P. passe en revue. Il le fait avec une grande clarté didactique, en citant sans excès les textes originaux et en s'appuyant sur une information vaste et judicieuse. Comme dans le volume précédent, la bibliographie, l'index biblique et l'index général font de ce livre un précieux guide de lecture. — G. Chantraine, S.J.

J.T. ERNST. — **Die Lehre der hochmittelalterlichen Theologen von der vollkommenen Erkenntnis Christi.** Ein Versuch zur Auslegung der klassischen Dreiteilung : Visio beata, Scientia infusa und Scientia acquisita. Coll. Freiburger Theologische Studien, 89. Fribourg-en-Br., Herder, 1971, 23 × 15, 320 p., 44 DM.

L'A. maîtrise une assez vaste matière à propos d'une question bien précise. Il s'agit de la façon dont les diverses sciences du Christ ont été expliquées, d'abord chez les Pères qui influencèrent directement le moyen âge (Ambroise, Augustin, Fulgence de Ruspe), puis aux origines de la scolastique (avec Anselme, l'école de Laon, Abélard, les deux Victorins, la *Summa Sententiarum* et le Lombard), et enfin dans la grande scolastique prolongée jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> s. C'est donc un projet d'histoire du dogme, analytiquement réalisé par contact direct avec un grand nombre de théologiens du passé. Il s'en dégage cependant une vue d'ensemble très claire. Une fois de plus apparaît ici un fait à propos duquel il faudra bien qu'un jour on s'explique : saint Thomas rompt avec une perspective assez traditionnelle, mais émerge alors en solitaire, car il n'est pas suivi, même par les dominicains qui veulent rester à son école ; symptomatiques sont à cet égard les positions de Jean Quidort, lequel s'en tient à un compromis avec l'augustinisme, de Guillaume-Pierre de Godin, qui passe sous silence la thèse apparemment trop révolutionnaire de son maître, et de Jacques de Metz, qui se rattache encore à l'ancienne tradition ; seul Jean de Sterngassen paraît recopier sans originalité la position de Thomas. Le débat se déroule en gros sur le point suivant : comment se fait l'application au problème christologique de la distinction augustinienne entre *scientia matutina* et *scientia vespertina*, énoncée à propos des anges, puis de l'homme en état d'innocence ? et comment saint Thomas, adoptant plus résolument les données de la psychologie aristotélicienne, ose-t-il attribuer au Christ une *scientia acquisita* qui ne diminue en rien sa perfection ? L'A. ne pousse pas la recherche chez les grands commentateurs de la Renaissance. Ainsi le débat demeure ouvert. Il le reste encore à présent, pour qui veut résoudre la tension qui existe entre la perfection du Christ et le caractère totalement historique de son humanité. — C. Dumont, S.J.

R. HEINZMANN. — **Die Summa « Colligite fragmenta » des Magister Hubertus (Clm 28799).** Ein Beitrag zur theologischen Systembildung in der Scholastik. Coll. Veröffentlichungen des Grabmann-Institutes, Neue Folge, 24. Paderborn, F. Schöningh, 1974, xix-268 p., 52 DM.

Voilà près de cinquante ans que Mgr Grabmann signalait aux médiévistes la Somme du « Magister Hubertus ». Mais l'unique manuscrit qu'on en connaissait était gardé si jalousement qu'il était quasiment impossible d'en tirer

tout le parti convenable. C'est depuis peu que cette pièce intéressante est passée à la Bibliothèque de Munich, où elle est cataloguée *Clm 28779*. R. Heinzmann décrit d'abord soigneusement le manuscrit, en soulignant le fait qu'il comporte des lacunes. Il apporte une précision sur la date de l'œuvre en s'appuyant sur le témoignage de la *Chronique* d'Otto de Saint-Blaise : la *Somme* se situe entre 1194 et 1200. Elle est bien de Hubert de Milan, mais on ne peut déterminer à coup sûr si celui-ci est identique au prince-évêque et cardinal du même nom. L'intérêt du travail de R. H. va plus loin ; son intention est de saisir l'évolution de la systématique théologique au tournant des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. A cette fin il publie intégralement les titres et les énoncés des questions contenues dans la *Summa*. Ensuite il expose systématiquement la structure de l'ensemble. On ne s'étonne pas de retrouver ici le plan historique qui distingue l'*opus creationis* et l'*opus restaurationis*. Mais, précédant les grandes Sommes qui vont s'écrire au milieu du XIII<sup>e</sup> s., le Maître propose des questions sur les vertus avant de centrer sur le Christ l'œuvre de restauration. Ainsi d'une part le traité de *virtutibus* se trouve bien intégré dans l'ensemble (par le fait aussi d'ailleurs que la grâce achève la nature), mais d'autre part l'explicitation christocentrique ne vient qu'au terme de l'œuvre. Ceci préfigurerait déjà le plan de saint Thomas avec la place du Christ en sa troisième partie. Mais peut-être ne faudrait-il pas trop s'avancer dans l'hypothèse d'une quelconque influence de ce précurseur lointain. Ce qui distingue encore la *disciplina* de maître Hubert, c'est qu'il commence déjà à poser de façon réfléchie les articulations formelles de son plan sur la base de la distinction des principes d'être. Sans doute n'en sommes-nous pas dès lors à la terminologie reprise de la métaphysique aristotélicienne. Cependant l'usage prémédité de la logique des causes et des catégories montre le chemin parcouru depuis le Lombard, et ouvre la voie à la transformation qu'apportera, au tournant du siècle, le choc de la philosophie d'Aristote. Ainsi apparaît-il que la *Somme*, dont R. Heinzmann fait mieux connaître le contenu et l'ordonnance, est une œuvre importante qui marque une étape vers un monde nouveau de la réflexion. — C. Dumont, S.J.

E. BORCHERT. — *Die Trinitätslehre des Johannes de Ripa*. I-II. Même coll. 21/1 et 2. 2 vols, 1974, xvii-iv-946 p., 150 DM.

Depuis l'édition par A. Combes de plusieurs textes de Jean de Ripa, ce docteur très subtil bénéficie d'un intérêt croissant. On s'est rendu compte que les apports de la logique formalisante n'étaient pas sans valeur. Et pour comprendre l'évolution de la pensée au XIV<sup>e</sup> s., et surtout ce raffinement de conceptualisation qui suscita peu après la critique acerbe d'un Gerson et ensuite, lors de la Renaissance, le moment de rejet de la scolastique, il faut avoir le courage de s'attaquer aux auteurs de la période dite nominaliste. Jean de Ripa, franciscain enseignant à Paris, n'est pas le moindre de ces « formalisantes » qui aiguïsèrent l'expression logique, non d'ailleurs sans faire courir quelque risque à l'esprit de l'Occident. On sait que le traité scolastique de la Trinité était tout indiqué pour exercer la subtilité des raisonnements. C'est pourquoi il tendait à envahir largement le terrain, au point qu'en pratique tout le premier livre du classique commentaire sur les *Sentences* lui était réservé. Il serait sans doute précieux de posséder un jour, en belle édition, la totalité de cette *Lectura super primum Sententiarum* de Jean de Ripa. En attendant, E. Borchert rend un très grand service en nous en livrant équivalamment la teneur, du moins en ce qui concerne expressément la doctrine trinitaire. Non pas sous forme de simple résumé analytique. Tout en respectant l'ordre du discours et en décrivant longuement la logique des développements, l'A. sait très bien poser les bases de la construction dans un plan toujours rigoureusement déterminé. Sans rapporter ici les caractéristiques de l'enseignement de Jean de Ripa, signalons pour l'information du lecteur que sont longuement traités les points touchant les processions divines et les propriétés, mais aussi le thème particulier de l'inhabitation de l'Esprit Saint et la fameuse distinction 17 du Lombard sur la charité. Ajoutons enfin qu'un mérite d'E. B.

est d'avoir travaillé sur des manuscrits, dont trois parmi les meilleurs ont été retenus. — C. Dumont, S.J.

E. BORCHERT. — *Die Quaestiones speculativae et canonicae des Johannes Baconthorp über der sakramentalen Charakter*. Textausgabe auf handschriftlicher Grundlage. Même coll., 19, 1974, 48 p.

Depuis longtemps intéressé par la théologie du caractère sacramentel chez les auteurs du XIV<sup>e</sup> s., E. Borchert présente ici l'édition de textes relatifs à ce sujet et choisis dans l'œuvre du carme anglais Jean Baconthorp. Il a retenu quatre des 22 *Quaestiones speculativae* (inédites) qui subsistent d'un commentaire disparu sur *IV Sent.*, et sept distinctions appartenant aux *Quaestiones canonicae* d'un autre commentaire sur le même Livre, plusieurs fois édité celui-là. La présente édition se base sur des manuscrits du British Museum ; pour la seconde série l'apparat critique relève les variantes de l'édition de Venise de 1526. — R. Escol.

IACOPONE DA TODI. — *Laude*. Edit. Fr. MANCINI. Coll. Scrittori d'Italia, 257. Roma-Bari, G. Laterza & F., 1974, 22 × 14, iv-864 p., 15.000 lires.

Sans doute cette édition du *Laudario* ou recueil de « louanges » de fra Jacopone de Todi fera-t-elle date parmi les nombreuses publications consacrées à la vie et à l'œuvre de l'ardent disciple de saint François. Non seulement elle présente un texte établi d'après une tradition manuscrite élargie (les « piccoli sillogi »), mais elle passe en revue, avec la plus grande acribie et une érudition aussi vaste que sûre, tous les problèmes que suscitent le personnage et ses écrits. La très grande partie du volume est occupée — en typographie extrêmement serrée — par la discussion de ces questions, qu'elles concernent l'homme, son caractère, son milieu, son genre de spiritualité ou l'école littéraire à laquelle se rattachent ses compositions, l'enracinement de celles-ci dans l'histoire de la poésie italienne (en particulier la tendance « siculotoscane »), les particularités de sa métrique, les nombreuses traditions dont il y a lieu de tenir compte quant à la transmission de son texte et en conséquence les principes à appliquer dans l'édition. Un glossaire étendu, enfin, facilite au linguiste la compréhension de la langue de l'écrivain. Qui donc était ce fra Jacopone ? L'histoire ne garde à son sujet que peu de détails précis. Jacopo Benedetti était né à Todi entre 1230 et 1239. En 1269 il se convertit à une vie d'extrême rigueur ascétique. Il entra en 1278 dans l'ordre des Frères Mineurs. D'un tempérament généreux, entier et exalté, il participa au mouvement des Spirituels en faveur de l'observance la plus stricte de la règle de saint François. Son idéalisme le poussa à s'allier en 1297 aux extrémistes qui poussèrent l'audace jusqu'à prendre les armes contre le pape Boniface VIII. Excommuniés par ce dernier, assiégés dans Palestrina, les révoltés furent finalement forcés de se rendre. Fra Jacopone partagea leur sort. Condamné par le tribunal pontifical à la prison perpétuelle, il passa dans la solitude du cachot la plus grande partie du reste de sa vie. Il ne fut libéré et relevé de l'excommunication que par le successeur de Boniface VIII († 1303), Benoît XI. Il fut autorisé à se retirer, toujours fidèle à son idéal spirituel intransigeant, à Collazone. Après sa mort (1306) la légende s'est emparée de son nom et l'a couronné de l'auréole de la sainteté. Quelles qu'aient été les vicissitudes de son existence, les *laude* témoignent de son amour fervent pour le Christ incarné et crucifié et d'un don de soi inconditionnel et total, allié à une simplicité et une sensibilité d'expression qui en font, malgré une nature excessive, un témoin privilégié de l'âme franciscaine. — Ch. Martin, S.J.